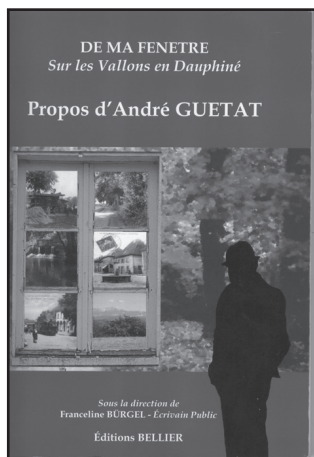


De ma fenêtre Sur les Vallons en Dauphiné Propos d'André Guetat

Sous la dir. de Franceline Bürgel

Editions Bellier, 2013



Franceline Bürgel continue son travail de sauvegarde de la mémoire en passe de s'éteindre, en nous présentant et annotant cette fois-ci les propos d'André Guetat, gone de la Bâtie, un instituteur de l'après-guerre (né en 1913), en ces temps où la craie et le bonnet d'âne était encore de rigueur.

Ce maître d'école qui passe allègrement du porte-plume au râteau, égrène ici ses souvenirs avec délectation, décrivant « de tout un peu », des personnages haut en couleurs, des gens de peu, tel paysan noueux et besogneux, telle dentelle de fougère s'allumant de reflets roux sous les lianes de baies rutilantes, ou ce clair ruisseau qui hausse d'un dièse son frais babil. On se régale de ses mots qu'on suceraient comme des bonbons, sur la vie des champs, les animaux domestiques, la vie de village

(Bâtie-Montgascon, Maubec¹), la ronde des métiers que sont le tulliste tout mâchuré de mine de plomb, le meunier au rire jovial, le tonnelier avec ses feuillettes, le maréchal-ferrant et sa mailloche, galocher, vannier, roulier, ferblantier, tous ces métiers chassés par le rouleau compresseur du progrès sans nuances.

Au tout petit matin, de ces matins « purs et frais comme le visage d'un enfant », l'on s'affaire qui à l'usine qui au champ : canuts qui défilent pour faire bientôt scander les métiers à tisser, silhouettes gauches d'hommes allant aux champs « mains dans les poches, hache et serpe sur l'épaule, musette au dos, en veste de chasse et gros souliers ferrés »... André Guetat nous livre une succession de tableaux saisissants, descriptions flaubertiennes de personnages que le Millet des glaneuses aurait volontiers croqués. Il aime à dépeindre les hommes à la tâche, petite ou grande, ici s'adonnant à la mondaille, là suant à la hache.

Magnaud² jusqu'à l'os, André Guetat sait la beauté fragile de la nature à laquelle il rend grandement hommage. Chaque recoin de talus nous réserve des surprises : voici la morille cachottière à la hampe généreuse ; voilà des rameaux de noisetier enlacés par les vrilles des petits pois, et là-bas, au loin, la prairie semée de colchiques. Humons le vent qui ramène la senteur grisante du regain et les exhalaisons d'un tas de gêne abandonné. Empruntons les sentes caillouteuses qu'embaument la menthe et le chèvrefeuille. N'écrasons surtout pas l'escargot qui déroule lentement ses arabesques sinueuses. Arrêtons-nous à l'étang couvert de mousse où flottent des fâines rougeâtres. Au retour d'une promenade de rêveur solitaire³, faisons halte au café du Tilleul ouvert depuis la prime aube. Là où, jusqu'à l'angélus du soir, l'on se répand en parlates avec l'accent du patois chatoyant, au milieu des vapeurs

d'alcool et du parfum entêtant du tabac. Buvons-y à franches lippées le vin du terroir sec et gouleyant, avant de succomber à l'arôme tenace de la dernière gnôle.

Ce texte nous surprend par son vocabulaire imagé qui lui confère une force poétique. Quoi de plus reconnaissant que cet hommage que lui a rendu Maubec en baptisant à son nom la ruelle qui mène vers l'école où il a exercé et professé la langue française qu'il chérissait tant, langue qu'il cisèle dans ce livre en maestro ■

Achour Ouamara

1. cf. l'ouvrage de Franceline Bürgel, *Maubec en dauphiné. Tranches de vies au XXème siècle*, Editions Bellier, 2010.
2. Dauphinois de souche
3. Jean-Jacques Rousseau y a pratiqué les mêmes chemins. Cf. l'ouvrage de Franceline Bürgel, *Jean-Jacques Rousseau aux portes de l'Isère*, CAPI-Communauté d'Agglomération Portes, de l'Isère, 2012, www.capi-agglo.fr